

## Entretiens Philippe Sollers - Nathalie van Doxell

**Philippe Sollers** - Dans cette oeuvre, qui est un puzzle géant dont le motif est la peau et dont les dimensions sont à la surface corporelle d'un homme moyen, ceci sur un fond sonore de chanson romantique de Jacques Demy, ce que je vois immédiatement c'est une tentative spontanée que l'on pourrait appeler de dérive des continents. D'abord, vous mettez l'accent constamment sur ces histoires de peau, sur une sorte de similarité une identité indéfinie découpée. Il y aurait un corps qui pourrait surgir de ce roulement épidermique, biologique. C'est dire que le fait d'apparaître comme étant quelqu'un d'unique est tout à fait aléatoire dans cette affaire presque « photoplasmique ». L'individualisation n'est pas assurée,

**Nathalie van Doxell** - J'explore dans mes expériences d'artiste, la surface des choses, les systèmes de présentation, et de représentation en général. J'ai utilisé ici la photographie, car celle-ci ne peut donner à voir que des indices du réel. Je l'utilise donc pour ce qu'elle est. Avec ce *puzzle*, je propose ici un indice d'individu, dans un espace de relation ouvert. Le contact tactile devient une expérimentation sociale.

**Philippe Sollers** - Oui, pour y présenter l'individualité comme étant une marge. C'est à dire comme un aplatissement à deux dimensions. Le problème à présent est de savoir si quelqu'un ressemble plus ou moins à son image à deux dimensions compte tenu du fait qu'il a accepté a priori de faire comme qui dirait un sacrifice de sa troisième dimension et de son relief, c'est à dire de ce que l'on montre pas à plat même si l'on exhibe la nudité. Une image: on peut considérer que Nathalie van Doxell essaye de l'atteindre plus essentiellement. Plus en profondeur, c'est à dire par la peau. « Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme c'est la peau » (Paul Valéry). La preuve en est, contrairement à ce que pourrait encore croire beaucoup de gens, qu'on pourra prélever des organes, pratiquer la chirurgie esthétique, mais que le grain de la peau sera toujours la question, l'empreinte fondamentale. Et alors là ce qui est curieux dans cette perte d'identité, c'est qu'on montrera de la peau même, comme étant à l'oeuvre dans cette indifférence fondamentale de la peau.

Cela coïncide avec par exemple le redoublement d'angoisse qui donne lieu à des nouvelles formes très violentes de racisme, selon que vous êtes de telle ou telle couleur. C'est un vieux problème. Les angoisses de l'époque sont là immédiatement dans une question de peau.

**N.v.D** - Dans une société conformiste de l'apparence et de la surface sacralisées. En effet, la peau est un motif qui est revenu souvent dans mes recherches. Je m'amuse avec la surface des consensus de croyances, la surface des choses. Je me sens le héros d'un monde sans vérités, d'un monde aux incessants et multiples glissements dont je me sers pour affirmer sa fiction. Je réalise des expériences avec mes voisins, les visiteurs.

**Philippe Sollers** - On peut dire comme Godard l'a fait pour le cinéma tout entier, que «l'image c'est l'industrie du cosmétique». Or la peau appelle d'avantage le goût que l'oeil, par conséquent, provoquer des visions de peau, c'est faire d'avantage appel aux muqueuses, à la langue et au nez, à l'odeur qu'à l'oeil. Donc, c'est une sollicitation alimentaire, puisque l'on ne peut qu'éprouver devant toute peau un désir d'ingestion ou de rejet. C'est pavlovien, animal c'est de l'ordre du cannibalisme; j'en mange ou j'en mange pas.

**N.v.D** - Ce qui me fait penser aux sens réprimés, à la violence réprimée, ça se recoupe avec une de mes dernières pièces ; j'ai réalisé des autoportraits très souriants, prenant un bain dans des baignoires de domiciles de serial killers.

**Philippe Sollers** - Qu'est ce que l'on fait dans une baignoire d'après vous?

**N.v.D** - On se lave, c'est un acte banal du quotidien. L'acte banal est rationnel et technique. Le banal nous conduit au centre de ce qui nous rend semblables, même et surtout quand nous voulons être différents. Le banal de la baignoire est pour moi la force d'inertie d'un système dans lequel triomphe la rationalité qui se mécanise. J'aime le banal car il se confond avec l'indifférent, le neutre sans affect. Soustrait au devenir, le banal jouit d'une éternité, c'est-à-dire de la négation de la vie, d'une éternité factice. Le banal est un cliché, un poncif. C'est dans ce sens que je l'emploie.

**Philippe Sollers** - Il y a d'ailleurs un tableau célèbre de la peinture française avec quelqu'un dans une baignoire, est ce que vous l'avez à l'esprit?

**N.v.D** - *Marat assassiné* par David. D'ailleurs, de la mort de Marat on ne retient visuellement que l'acte de l'assassinat qui a eu lieu dans une baignoire. Objet que nous considérons aujourd'hui comme quelque chose de tout à fait ordinaire. Or cela ne l'était pas pour lui car sa baignoire représentait un soulagement pour sa peau malade. Je me suis en effet inspirée de cette oeuvre pour réaliser ce travail à propos de la banalité du mal.

**Philippe Sollers** - La meurtrière de Marat est Charlotte Corday, ce n'est pas rien les baignoires! Quand on fait ressortir ce banal là, ce quotidien là, ça prend de l'ampleur. Il est évident que l'on pense obligatoirement à un cercueil, on pense à quelque chose de meurtrier, on pense à la mort suggérée par la forme, l'ensevelissement, enfin il y a des tas de films qui abordent ce genre de chose. Dans une baignoire on est nu, et la peau est toute entière à découvert, et par conséquent il y a une connexion immédiate qui se fait entre la mort suggérée par la forme et une sorte de renaissance. Chaque personne qui se baigne devrait être consciente qu'après être passée par le sommeil elle est en train de changer de peau et de s'éprouver, de se livrer de façon détendue comme une pièce de boucherie uniquement ramenée à sa peau ; c'est-à-dire la surface la plus profonde du corps. Pas la peine d'aller chercher à l'intérieur de tripoter des viscères pour croire que l'on va plus loin. Tout le plus profond est en surface. Moralité: les artistes qui ont un sentiment érotique violent, ce qui est votre cas d'après moi, savent que tout est une question de peau. C'est intéressant car cette pigmentation de la surface, cette opération purement rétinienne de la peinture dite abstraite que condamner de façon peut être exagérée Duchamp, on ne sait pas très bien de quelle surface il s'agit. Peut être est-ce la toile, ce n'est pas forcément mis en corrélation avec le corps humain en tant qu'il serait une peau d'où se détacherai de temps en temps des formes.

**N.v.D** - Faire une photo, c'est se confronter à la surface du médium. Or dans la série des *Héros* réalisée en 1996-97, le format du tirage photographique y est déterminé par la surface corporelle des corps humains photographiés. J'exemplifie les conditions même de ce médium. Utiliser la photographie comme surface c'est ma manière ironique d'aborder la profondeur des contradictions.\*

**Philippe Sollers** - Pour les autoportraits dans les baignoires de serial killers, les lieux où sont pris les clichés photographiques sont aussi très ironiques. On voit votre tête surgissant, dans une position pas très différente de l'Olympia de Manet ou de Madame Récamier de David. L'allongement de gauche à droite. Je pense à l'ironisation par Magritte du cercueil. Ça m'intéresse beaucoup, cela me paraît brillant ; vers la fin du vingtième siècle vous nous prévenez que le corps féminin n'est plus offert à la contemplation plus ou moins intéressée des spectateurs supposés, vous divorcez d'avec toute une mythologie. Vous interrompez l'exhibition féminine. C'est une revendication d'autonomie très forte. Le regard, et l'expression dans cette image est absolument déclaratif de cette autonomie.

**N.v.D** - L'expression de ce regard renvoie le spectateur à lui-même dans son rapport intime et universel au voyeurisme. C'est interroger notre distanciation véritable au mode de reconnaissance de l'image-surface instituée par le star système. Je comme modèle, c'est signifier l'espace diplomatique que représente encore aujourd'hui le monde de l'art.

**Philippe Sollers** - Il y a en effet une indication sociologique importante dans ce travail; le lieu où on est vraiment seul c'est désormais la salle de bain. Virginia Woolf n'a jamais parlé de sa baignoire. La revendication c'était d'avoir un recoin. Ce qui veut dire aussi que cela va l'amener un jour à se jeter dans une rivière avec des cailloux plein les poches. Bacon a fait des lavabos, mais ce n'est pas la même chose dans la mesure où cela implique un duel avec le corps. Vous êtes Vénus, vous héritez de toute l'imagerie antérieure ! La voilà donc, non pas déesse, non pas femme de pouvoir, non pas prostituée. La condition féminine aujourd'hui, dans sa liberté symptomatique pose quelque chose de très violent par rapport à toute l'histoire des représentations. C'est pour cela que ça me plaît beaucoup, parce que l'on est obligé de penser que tout à coup le mur de la salle de bain peut s'élever et qu'elle peut disparaître dans cette maçonnerie qui va vous recouvrir, sacrifiée ; Si on se met dans une baignoire pour dire ce qu'il en est désormais de son propre corps, c'est que c'est l'endroit où l'on se ressent dans sa fatalité propre. Ce qui me paraît frappant dans votre travail, c'est comment on passe de cette espèce de dérive d'évacuation totale de l'identité, à la revendication de la solitude de l'identité. Parce que c'est comme si vous disiez là : « Ma photo d'identité vous appartient à vous, humains, la société, mais mon corps vous est soustrait. »

\* Je fais réaliser un traitement plastique particulier aux tirages de la série des *Héros*, ainsi, ils peuvent être touchés par le public.

**Je veux affirmer le coté produit consommable en dehors du musée et des galeries pour un spectateur non passif qui vit avec les oeuvres.**